L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

PARAISSANT TRÈS TÔT EN CHAUFFANT

NOUVELLE-ORLEANS,

JEUDI MATIN, 25 AVRIL.

FEUILLETON.

LE BARON DE TRENCK,

PAR

MM. OCTAVE FERÉ ET D. SAINT-YVES

DEUXIÈME PARTIE.

L'EXIL.

LES PIANDALÈRES À LA COUR.—(Suite.)

L'installation de celle-ci fut celle de richesse et notoriété. Le prudente de l'impératrice, qui prodiguait à ses pupilles les plus précieux bijoux, les donnait, en et l'or, au lui recommandant de subir sa toilette, ce qui était, à son avis, un point essentiel pour plaire.

Enfin, pour ne pas perdre de temps, elle chargeait, comme elle l'avait promis, le grand chambellan de trouver un parti sérieux.

Beatschef eut vite accidité un moyen de concilier en faveur; il avait un neveu célibataire, portant un titre et un beau nom, le prince Wolkonsky, à la tête d'une position, il était général en jouissant d'une réputation militaire très enviable.

Il était en plus le parti excellent, le parti sortable souhaité par la tsarine!

Cette et, à l'ouverture que le chancelier lui en fit, trouva, en elle, que les chances étaient très convenables, et il en parla, plus que pour envoyer de nouveaux ordonnés à la future princesse de Wolkonsky.

Nathalie, qui, de son côté, ne répugnait pas au mariage, trouvait en titre de princesse fort agréable, et l'on monde à Moscou le général, alors en garnison, dans une ville frontière, en lui faisant connaître de quel il s'agissait.

Il arrive avec une cavalcade militaire, mais sans se prononcer, et la rencontre des deux futurs eut lieu dans une grande soirée, à l'hôtel de chancelier.

Ici les choses changèrent de face.

Le général déclara qu'il trouvait sa fiancée des plus agréables, et qu'il aurait beaucoup de plaisir à lui donner son nom. Il n'y mit pas d'autre enthousiasme d'ailleurs, ce qui eût, du contraire au flegme de son tempérament, et est avec fut jugé tout à fait suffisant par le comte et par les personnes qui s'intéressaient à cette affaire.

Mais lorsqu'à son retour de l'hôtel de la Sibérie attendait, la princesse interrogea Mlle Grégorieff, elle comprit du premier mot que de ce côté l'impression laissait beaucoup à désirer.

— Eh bien! ma mignonne, vous venez de voir votre prétendu?

— Oui, madame, répondit Nathalie avec un hésitation et un accent sérieux qui n'étaient pas dans son habitude.

— Comment vous semble-t-il?

— Bien vieux.

— Enfant, il est prince!

Le général frisait la cinquantaine, et pour toutes les prétentions du monde, un homme de cet âge est vieillard.

— Il n'est pas beau.

— Mais quel beau nom il porte!

— Il paît comme il est gros!.....

Le prince était, en effet, d'une corpulence très forte; à quoi la princesse de Courlande répondit:

— Il est prétendument riche.

Il n'en restait pas moins acquis que le fiancé désespérait le grand chancelier et offert à cette blanches fleur du Nord, étaient comme vie, les émotions naïves, aux entraînements de l'enfance, était un homme sur le retour, d'un visage impérieux, et d'une savoureuse dépendre de toute élégance.

Nathalie ne répondit rien aux observations de la princesse, mais elle poussa un soupir, que celle-ci devina, et elle ne l'entendit pas.

— Bah! mon mignonne, dit-elle, pour un mari, que voulez vous donc de mieux?..... Allons, voici vous y faire..... et vous serez très heureuse..... et les enfants.

— Je ne crois pas, répondit d'une voix douce et triste l'orphelin.

La vieille fille regarda pensive d'elle avec une sorte d'anxiété.

— Ah! ma chère, l'impératrice le veut!

Sur ce mot irrésistible, elle embrassa en pâlie au front, et se retournant sur le pas de la porte:

— Je vous aurai, répéta-t-elle, que vous vous y ferez.

Kooba étant entrée alors pour aider à la toilette de nuit de la jeune malicieuse, la trouva plongée dans une méditation insoudée.

— Qu'avez vous donc, mademoiselle? lui demanda-t-elle avec intérêt.

Kooba parlait par le son de cette voix, Nathalie secoua lentement ses beaux cheveux, dont les mèches blondes vaporeusement pourdrées ressaisissaient sur ses épaules aux contours juvéniles, et elle murmura:

— Non, le crois que je ne m'y ferai pas!

Kooba, étant entrée toute prête, elle revint dans son sommeil le tourbillon de bal, les vins que qui s'étaient offerts à elle, ceux de son danseur sortant, et s'il y en eut un qui s'attacha particulièrement à son chevet, ce ne fut pas celui de son fiancé.

XXII.

L'orpheline des Filles Nobles.

A qui pouvait bien rêver la nouvelle fiancée de cette nouvelle Filles Nobles!

Eh! mon Dieu, il n'y a rien de tel que la compagnonne pour servir l'intelligence aux filles de 15 ans. Cet est avait apporté à la fête dans les salons du grand-chancelier le jeune compagnon qui en fut destinataire au grand et beau jeune homme blond, pour qui toutes les dames, à commencer par la princesse de la maison, se montraient pleines d'ambiété et d'empressement. Elle avait son parti, et ce n'était pas le visage tiré et osseux du général, mais les traits expressifs et jeunes du brillant aspirant qui lui avaient inspiré le plus sensible expression.

Tout cela dans la nature; l'étiquette, les titres et même la volonté de la tsarine n'y pouvaient rien. Seulement, il n'y avait pas non plus de force humaine de faire révoquer ce que l'a souvenine avait décidé, d'accord avec le chancelier, et ce mariage devait avoir lieu quand même.

Voilà pourquoi, après des soupirs sourians, Nathalie Grégorieff se révéla fort triste, et pourquoi elle s'apporta plus dans le monde qu'au bonnet et une attitude empreinte d'une teinte haute mélancolie.

A voir combien cette expression ajoutait à son charme naïvement, on aurait en volontiers qu'elle y mettait de la coquetterie.

Hélas! la pauvre enfant n'y mettait que de la douleur. Et pas même la douleur, pas au moins d'éprouver! Des visages dérangés, indifférents ou fardés. La princesse de Courlande remplissait auprès d'elle les fonctions de duègne, et en condition de vieille fille se lui avait pas permis de comprendre ces tourments d'un jeune cœur.

Le seule créature qui partît y compatir, parce qu'elle était de son âge, c'était Kooba.

Et que gîte-même se trouvait transplantée loin de toute famille, c'était Kooba la Géorgienne.

Mais Kooba n'était pas une enfant, et, étant une amie de son rang et surtout de son désespoir, qu'il aurait fait à l'orpheline.

Comme il vous et si les femmes multiplient les excuses de réunir leur secret à un Kooba, sont dans des soirées, des bals ou des repas de famille, et que l'éveil était le familier, l'hôte indépendant, il arrive parfois à remarquer certaines même temps l'exquise beauté et le touchante tristesse de l'héroïne de ces réunions.

Il y avait eu une communauté d'âge et de courant sympathique qui les amenèrent à se rapprocher. Le prisonnier de Courlande s'était pas un simple bavard, le prince Wolkonsky, attiré à plusieurs pour contrarier un mariage de jeune, n'était pas jaloux, et préférait de causer la table de jeu au salon de conversation.

Frédéric trouva cent occasions pour une d'é, chercher de rapides entretiens avec la protégée de l'impératrice.

D'une nature généreuse et bonne, en voyant cette jeune fille en proie à une douleur intime, il pensait involontairement à celle qui, charmante et belle aussi, se trouvait à Berlin, abandonnée à ses peines. Cette pensée le portait à dévouement encore pour l'orphelinet, à laquelle il aurait voulu, avec un dévoue pour la Prusse, le noble qu'il était vraiment désintéressé, prêter un appui efficace contre ses mystérieux tourments.

Il semblait que Mlle Grégorieff lût ces sentiments dans son regards. Elle éprouvait, lorsque, au milieu de ce monde, de ces mêmes et de ces jouissances qui ne lui étaient pas, elle trouvait un instant dans une sorte de tête à tête avec lui, une émotion douce, une sorte de répit à son chagrin, à l'effroi que lui inspirait l'avenir.

Un jour qu'ils se trouvaient, au dîner, près l'un de l'autre, Frédéric profita du moment où la chaleur du repas animait les conversations et les rendait peu à peu bruyantes, pour lui dire quelques paroles de consolation, d'encouragement et de dévouement sincères qui n'étaient pas dans son habitude.

— Comment vous sentez-vous